

LA RICHESSE NE FAIT PAS LE BONHEUR : DU PARADOXE D'EASTERLIN À CELUI D'ADAM SMITH

Laurie Breban

Altern. économiques | « L'Économie politique »

2016/3 N° 71 | pages 17 à 26

ISSN 1293-6146

ISBN 9782352401629

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-l-economie-politique-2016-3-page-17.htm>

Pour citer cet article :

Laurie Breban, « La richesse ne fait pas le bonheur : du paradoxe d'Easterlin à celui d'Adam Smith », *L'Économie politique* 2016/3 (N° 71), p. 17-26.
DOI 10.3917/leco.071.0017

Distribution électronique Cairn.info pour Altern. économiques.

© Altern. économiques. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La richesse ne fait pas le bonheur : du paradoxe d'Easterlin à celui d'Adam Smith

Laurie Bréban*

L IL PEUT PARAÎTRE SURPRENANT POUR UN ÉCONOMISTE contemporain d'avoir recours à la morale pour apporter des réponses aux questions qu'il se pose ^[1]. C'est pourtant dans ce domaine que l'on trouve, au XVIII^e siècle, et plus particulièrement chez Adam Smith, des questionnements qui sont devenus des enjeux importants en économie. Les réflexions sur la sensibilité au plaisir et à la douleur, ou l'analyse des liens entre richesse et bonheur, autant d'éléments qui intéressent aujourd'hui la discipline, doivent être recherchées moins dans l'œuvre économique de Smith que dans sa philosophie morale. Il n'est d'ailleurs pas inutile de rappeler que, si la *Richesse des nations* [1776] est l'ouvrage qui fait aujourd'hui la renommée de Smith, ce dernier fut avant tout un philosophe réputé des Lumières. La *Théorie des sentiments moraux* [1759], écrit qu'il considéra comme la plus importante de ses contributions, participe de cette renommée ^[2]. Nous nous proposons ici de rendre compte de concepts issus de sa philosophie morale, dans une perspective reconnue aujourd'hui comme une branche de l'économie : l'économie du bonheur ^[3].

*** Laurie Bréban**
est économiste,
maîtresse de conférences
des universités.

[1] Je tiens à remercier Jean Dellemotte, André Lapidus et Philippe Poinot pour leurs précieux commentaires. Les erreurs et omissions restent de ma responsabilité.

[2] Smith a retravaillé la *Théorie des sentiments moraux* pendant toute sa vie. En effet, si la première édition date de 1759, la sixième et dernière est de 1790.

[3] Pour une synthèse des recherches en économie du bonheur, voir Lucie Davoine [2012] et Claudia Senik [2014].



Le « paradoxe d'Easterlin »

Dans les années 1970, une étude menée par l'économiste et démographe Richard Easterlin remet en cause la relation positive entre revenu et bonheur, jusqu'alors acceptée par la plupart des économistes [1974]. Par la suite, plusieurs travaux convergeront vers la même conclusion : bien qu'au sein d'un même pays, les riches se déclarent plus heureux que les pauvres ^[4], sur le long terme, il n'y a pas de relation significative entre une grandeur comme le revenu par habitant et le niveau de bonheur moyen déclaré ^[5]. Ce « paradoxe d'Easterlin » donnera naissance à un nouveau champ de recherche, dont l'objectif est d'offrir une compréhension du bonheur alternative à celle qui domine en économie, au moins depuis la révolution marginaliste des années 1870 ^[6]. En effet, les économistes ont l'habitude d'assimiler le bonheur d'un individu à l'« utilité » qu'il retire de la consommation des biens qu'il peut se procurer avec son revenu. Et l'hypothèse centrale est que cet individu cherche à maximiser son utilité en tenant compte des contraintes que lui impose son revenu. Il en découle que plus ce dernier est important, plus la contrainte se desserre et plus l'utilité qu'il retire est grande. Or une telle approche ne permet pas de rendre compte du paradoxe d'Easterlin qui brise le lien entre revenu et bonheur. Il s'agit donc, pour l'économie du bonheur, d'explorer de nouvelles pistes en privilégiant les méthodes empiriques utilisées par les psychologues, comme les enquêtes ou les méthodes expérimentales ^[7].

Deux interprétations sont généralement mises en avant. D'après l'hypothèse dite « d'utilité relative » [Clark, 2000], le contexte social dans lequel les individus évoluent influence la manière dont ils estiment leur bonheur : leur « utilité » ne dépendrait pas uniquement du revenu absolu, mais de la différence entre celui-ci et le revenu d'un groupe de référence auquel ils se compareraient. Ainsi, si la croissance a pour effet d'augmenter le revenu de tous les individus dans les mêmes proportions, elle ne peut avoir d'influence sur leur utilité car elle laisse inchangés les écarts de revenus.

La deuxième interprétation s'appuie sur l'idée que les individus s'adaptent aux circonstances. D'après Daniel Kahneman [1999, pp. 13-15], ce phénomène pourrait prendre deux formes. D'une part, les aspirations des individus s'élèvent à chaque nouvelle augmentation de revenu, si bien que leur niveau de

[4] Jusqu'à présent, aucune étude n'a permis de contredire ce résultat.

[5] Voir, par exemple, Richard Easterlin [1974]. Aujourd'hui, l'idée qu'il n'y aurait pas de relation à long terme entre croissance et bonheur ne fait pourtant pas consensus, voir Lucie Davoine [2012, pp. 30-44] et Claudia Senik [2014, pp. 32-34].

[6] Pour une discussion sur l'économie du bonheur par rapport à l'approche standard du bonheur en économie, voir Lucie Davoine [2012, pp. 5-10].

[7] Pour une discussion des enjeux méthodologiques en économie du bonheur, voir Marianne Bertrand et Senhil Mullainathan [2001].

bonheur reste identique. La deuxième forme, mise en avant par Philip Brickman et Donald Campbell [1971] à travers leur « théorie des adaptations hédoniques », serait l'habitude^[8]. En s'appuyant sur des études empiriques^[9], cette théorie postule que des événements majeurs, comme gagner à la loterie ou subir un accident invalidant, n'ont qu'une influence temporaire sur le bonheur, car les individus finissent par s'habituer aux sensations que procure leur nouvelle situation. D'après cette théorie, l'augmentation du niveau de bonheur associée à une nouvelle situation qui procure des sensations de plaisir plus intenses (par exemple, une hausse de revenu) n'est que transitoire, car la répétition de ces sensations finit par en annuler l'effet. Cela conduit Brickman et Campbell à affirmer que les individus sont comme sur un « tapis roulant », condamnés à ne jamais atteindre, de manière durable, un niveau de bonheur supérieur.

BRICKMAN ET CAMPBELL AFFIRMENT QUE LES INDIVIDUS SONT COMME SUR UN « TAPIS ROULANT », CONDAMNÉS À NE JAMAIS ATTEINDRE, DE MANIÈRE DURABLE, UN NIVEAU DE BONHEUR SUPÉRIEUR

Cette interprétation a des implications non négligeables en termes de politique économique. Comme le soulignent Brickman et Campbell, elle offre peu de perspectives à une intervention publique visant à augmenter durablement le niveau de bonheur des individus. Seule une politique consistant à augmenter continuellement le revenu des individus pourrait avoir une influence durable. Mais c'est sans compter l'effet décroissant d'une augmentation de revenu sur le bonheur (décroissance de l'utilité marginale) et l'incidence des comparaisons sociales (hypothèse d'utilité relative).

Adam Smith et l'économie du bonheur

Une partie de la littérature en économie du bonheur revendique des racines philosophiques anciennes, allant d'Aristote à John Stuart Mill, en passant par Jeremy Bentham [Bruni et Porta, 2005] et Adam Smith [Ashraf, Camerer et Loewenstein, 2005 ; Bruni, 2006]. Ce dernier, dans la *Théorie des sentiments moraux*, accorde à la richesse une influence limitée sur le bonheur. Et son œuvre alimente encore aujourd'hui les réflexions autour du paradoxe d'Easterlin. Il défend notamment l'idée que les individus s'adaptent aux circonstances – ce qui a conduit Nava Ashraf, Colin F. Camerer et George Loewenstein [2005] à voir en lui un précurseur de la théorie des adaptations hédoniques. Pour

[8] Sur la contribution de la théorie des adaptations hédoniques à l'économie du bonheur, voir la thèse de José Miguel Edwards [2009].

[9] Voir, par exemple, l'étude célèbre de Philip Brickman, Dan Coates et Ronnie Janoff-Bulman [1978].



illustrer ce phénomène d'adaptation, Smith choisit d'ailleurs des exemples proches des cas évoqués par cette théorie (ceux des victimes d'accidents et des gagnants à la loterie), comme celui de l'« *homme qui a perdu sa jambe, emportée par un boulet de canon* » [1759-1790, III, 3, p. 210] ou encore du « *parvenu* » qui « *se lasse généralement trop tôt* » de sa nouvelle condition [*ibid.*, I, ii, 5, pp. 77-79]. Pourtant, il propose de ce phénomène d'adaptation une explication originale, qui se distingue de la théorie des adaptations hédoniques.

Une théorie gravitationnelle du bonheur

Dans la *Théorie des sentiments moraux*, Smith évoque l'influence sur le bonheur de changements de situation dus à des événements extérieurs. Ces événements entraînent des déviations

**« TOUTS LES HOMMES, TÔT OU TARD,
S'ACCOMMODENT D'UNE SITUATION DEVENUE
PERMANENTE QUELLE QU'ELLE SOIT » A. SMITH**

asymétriques de ce qu'il appelle « *l'état ordinaire et naturel de notre bonheur* » et qui correspond

au niveau de bonheur commun à la plupart des hommes [*ibid.*, III, 3, p. 210]. Déviations qui sont plus importantes dans le cas d'événements défavorables que dans celui d'événement favorables : « [L]'adversité déprime nécessairement l'esprit de celui qui souffre bien plus en deçà de son état naturel, que la prospérité ne peut l'élever au-delà de cet état » [*ibid.*, I, iii, 1, p. 86].

Smith justifie cette sensibilité asymétrique par le fait que l'état naturel et ordinaire de bonheur correspond à un niveau relativement élevé, dans lequel les individus sont plus habitués à ressentir du plaisir que de la douleur. Par conséquent, les événements douloureux constituent une sorte de surprise qui produit un plus grand changement sur l'esprit que les événements favorables [Bréban, 2012].

Smith considère cependant que ces déviations ne sont que temporaires, parce que les individus s'adaptent aux changements de situation, et finissent donc par retrouver leur niveau de bonheur initial. C'est ce qu'on peut appeler la « théorie gravitationnelle du bonheur » par analogie avec la « gravitation » des « prix de marché » autour du « prix naturel » dans la *Richesse des nations* [Bréban, 2014]. Bien entendu, bonheur et prix sont deux choses différentes mais, sur la forme, l'analyse que Smith propose du bonheur est très similaire à son analyse des prix : l'état ordinaire et naturel de bonheur constitue un

centre de repos, tout comme le prix naturel dans la *Richesse des nations*. Le bonheur courant d'un individu tend vers ce centre, tout comme le prix de marché tend vers le prix naturel.

Pour bien saisir cette idée, il faut s'arrêter un instant sur la définition que Smith propose du bonheur individuel : ce dernier se mesure à la tranquillité d'esprit. Ainsi, à l'état ordinaire et naturel de bonheur est associé un « *état naturel et habituel de tranquillité* » [1759-1790, III, 3, p. 213]. C'est avec cette définition en tête que Smith aborde ce qu'il présente comme une « *certitude infaillible* », à savoir que « *tous les hommes, tôt ou tard, s'accommodent d'une situation devenue permanente quelle qu'elle soit* » [*ibid.*, III, 3, p. 212].

« [D]ans toute situation permanente, lorsqu'il n'y a aucune attente de changement, l'esprit de tout homme retourne, plus ou moins vite, à son état naturel et habituel de tranquillité. Au sein de la prospérité, après un certain temps, il retombe dans cet état ; confronté à l'adversité, après un certain temps, il s'y élève » [*ibid.*, III, 3, p. 213]. Les individus peuvent donc être également heureux dans n'importe quelle situation, malgré les différences que ces situations présentent : « *Entre une situation permanente et une autre, il n'y a pas de différence essentielle en ce qui concerne le bonheur réel* » [*ibid.*, III, 3, p. 212]. Reste à dévoiler le mécanisme qui se cache derrière ce phénomène d'adaptation.

Le bonheur d'après Smith, une question de point de vue

D'après Smith, le bonheur d'un individu est soumis à la perception qu'il a de sa situation. L'adaptation aux circonstances s'explique par le fait que cette perception se modifie au cours du temps : l'individu passe d'un point de vue « naturel » à celui du « spectateur impartial ». De manière schématique, le point de vue naturel correspond à la vision spontanée qu'il a de sa situation, indépendamment du point de vue de ses semblables. Il s'agit, pour Smith, d'une vision disproportionnée, car elle est dictée par nos « *sentiments naturels, sans éducation ni discipline* » [*ibid.*, III, 3, p. 211].

Cependant, l'individu smithien est loin d'être indifférent au point de vue de ses semblables. En interagissant avec eux, il prend conscience du fait qu'ils le jugent exactement de la même façon qu'il les juge. Cela le rend sensible à la manière



dont ils le perçoivent : il souhaite susciter l'admiration qu'il éprouve pour certains d'entre eux, mais il ne veut pas être l'objet des sentiments désagréables que d'autres lui inspirent. Il doit donc imaginer ce que peut être le point de vue de ses semblables sur lui-même ^[10] : ce point de vue s'incarne dans la célèbre figure du « spectateur impartial », que Smith désigne parfois par le terme de « conscience » : « *Nous ne pouvons jamais examiner nos sentiments et nos motifs, nous ne pouvons jamais former un jugement les concernant, à moins de quitter, pour ainsi dire, notre position naturelle, et de nous efforcer de les voir comme s'ils étaient à certaine distance de nous-mêmes. Or nous ne pouvons le faire d'aucune autre façon qu'en nous efforçant d'observer ces motifs et sentiments avec les yeux des autres, ou comme les autres les observeraient. Quel que soit le jugement que nous pouvons former, il doit toujours faire secrètement référence au jugement des autres, à ce qu'il serait sous certaines conditions, ou à ce que nous imaginons qu'il devrait être. Nous nous efforçons d'examiner notre conduite comme nous imaginons que tout spectateur impartial et juste le ferait* » [*ibid.*, III, 1, pp. 171-172].

Le spectateur impartial représente le jugement de la société intériorisé (aujourd'hui, on parlerait de « normes ») ; un jugement dont l'autorité est si forte que nous désirons nous y conformer. C'est cette autorité qui est à l'origine du retour à l'état ordinaire et naturel de bonheur, comme en témoigne le titre du chapitre dans lequel Smith traite de l'adaptation aux circonstances : « De l'influence et de l'autorité de la conscience » [*ibid.*, III, 3, p. 197].

En effet, Smith considère que ce phénomène d'adaptation correspond à la domination graduelle du point de vue du spectateur impartial sur le point de vue naturel. Or, aussi curieux que cela puisse paraître, pour le spectateur impartial, il est possible de jouir du même niveau de bonheur, celui de l'état ordinaire et naturel, dans n'importe quelle situation. Ainsi, l'adoption du point de vue du spectateur impartial se traduit nécessairement par un retour à cet état. Smith l'illustre à travers l'exemple volontairement dramatisé de l'« *homme qui a perdu sa jambe, emportée par un boulet de canon* ».

Au moment de l'accident, explique-t-il, c'est le « *point de vue naturel* » de cet homme qui domine, si bien que son bon-

[10] « *Quel plus grand bonheur qu'être aimé, et savoir que nous méritons de l'être ? Quelle plus grande misère qu'être haï, et savoir que nous méritons de l'être ?* » [Smith, 1759-1790, III, 1, p. 175].

heur s'abaisse en dessous de son niveau ordinaire. Cependant, le « *point de vue du spectateur impartial* », selon lequel son infortune n'est pas incompatible avec son niveau de tranquillité et de bonheur ordinaire, finit par s'imposer : « [S]i l'homme survit au paroxysme, il en vient bientôt, sans aucun effort, à jouir de sa tranquillité ordinaire. Un homme avec une jambe de bois souffre sans aucun doute d'une très grande incommodité et prévoit qu'il devra en souffrir tout le reste de sa vie. Cependant, il en vient rapidement à la considérer exactement comme le ferait tout spectateur impartial, c'est-à-dire comme une incommodité qui ne l'empêche pas de jouir de tous les plaisirs ordinaires de la solitude et de la société » [ibid., III, 3, p. 211].

L'influence de la richesse sur le bonheur

Cette grille de lecture permet de comprendre la position de Smith concernant l'influence de la richesse sur le bonheur. Juste après avoir expliqué que les individus s'adaptent aux circonstances, il offre une comparaison entre ce qu'il appelle « la condition la plus humble » et « la condition la plus exaltée » : « Dans la situation la plus resplendissante et la plus exaltée que puisse nous représenter notre fantaisie oisive, les plaisirs dont nous nous proposons de tirer notre bonheur réel sont presque toujours ceux-là mêmes qui sont, dans notre condition réelle, même humble, en permanence à notre portée et en notre pouvoir. Si l'on excepte les plaisirs frivoles de la vanité et de la supériorité, nous pouvons trouver dans la condition la plus humble, celle où l'on jouit seulement de la liberté personnelle, tous les autres plaisirs que la condition la plus exaltée peut procurer » [ibid., III, 3, p. 212].

« QUEL QUE SOIT LE JUGEMENT QUE NOUS POUVONS FORMER, IL DOIT TOUJOURS FAIRE SECRÈTEMENT RÉFÉRENCE AU JUGEMENT DES AUTRES, À CE QU'IL SERAIT SOUS CERTAINES CONDITIONS, OU À CE QUE NOUS IMAGINONS QU'IL DEVRAIT ÊTRE »

A. SMITH

Conformément aux implications qu'il tire du fait que les individus s'adaptent aux circonstances, Smith affirme qu'il n'y a pas de différence entre ces deux conditions quant à la quantité de bonheur qu'elles procurent. C'est seulement le contenu, c'est-à-dire les plaisirs dont ils retirent ce bonheur, qui permet de les distinguer : alors que les « *plaisirs frivoles de la vanité et de la supériorité* » sont le privilège des riches, ceux de la « *liberté personnelle* » sont le privilège des pauvres. Cette différence de contenu s'explique par un aspect central de la philosophie de Smith qui lui permet de se situer



à l'intérieur de la « querelle du luxe ». Dans la *Théorie des sentiments moraux*, l'auteur affirme que les hommes ont une disposition à admirer les riches et à négliger les pauvres. Celle-ci serait à l'origine de la perte de liberté associée à l'accession à la richesse : « [L]'homme de rang et de distinction est observé par tout le monde [...]. Presque aucun mot, aucun geste ne peut venir de lui qui soit entièrement négligé [...]. C'est cela qui, en dépit des contraintes qu'elle impose, en dépit de la perte de liberté qui l'accompagne, fait de la grandeur un objet d'envie ; compense [...] tout ce bien-être, toute cette tranquillité, toute cette sécurité insouciant à jamais perdus quand on l'obtient » [*ibid.*, I, iii, 2, pp. 93-94].

Cette perte de liberté est compensée par le plaisir que procure le fait de devenir l'objet de l'attention du genre humain (ce que Smith appelle les « *plaisirs frivoles de la vanité et de la supériorité* ») : « *Et quels sont les avantages que nous nous proposons au moyen de ce grand dessein de la vie humaine que nous appelons amélioration de notre condition ? [...] C'est la vanité, non le bien-être ou le plaisir qui nous intéresse. Or la vanité est toujours fondée sur la croyance que nous avons d'être objet d'attention* » [*ibid.*, I, iii, 2, p. 92].

Passer de la pauvreté à la richesse ne conduit donc pas à être plus heureux, même si « le parvenu », dont Smith qualifie la joie d'« *extravagante* » [*ibid.*, I, ii, 5, pp. 78-79], peut en avoir provisoirement l'illusion. Cela conduit simplement à sacrifier un certain type de plaisirs (ceux de la « *liberté personnelle* ») à d'autres (les « *plaisirs frivoles de la vanité et de la supériorité* »). Ainsi, si notre point de vue naturel nous conduit à considérer la condition des grands comme « *un état parfait et heureux* » [*ibid.*, I, iii, 2, p. 92], celui du spectateur impartial nous incite à voir les choses autrement : « [S]i l'on examine pourquoi le spectateur distingue avec tant d'admiration la condition des riches et des grands, on remarque que ce n'est pas tant à cause du bien-être ou du plaisir plus grands dont ils sont supposés jouir [...]. Il n'imagine même pas que les riches et les puissants sont réellement plus heureux que les autres gens » [*ibid.*, IV, 1, p. 255].

La richesse des nations fait-elle le bonheur ?

Il peut paraître surprenant que l'auteur de la *Richesse des nations* ait pu tirer de telles conclusions à propos de l'influence

de la richesse sur le bonheur. C'est en tout cas ce qu'ont souligné les initiateurs de ce qui a été appelé le « nouvel *Adam Smith Problem* »^[11]. D'après eux, Smith tiendrait des positions contradictoires dans ses deux ouvrages majeurs : sceptique sur le lien entre richesse et bonheur dans la *Théorie des sentiments moraux*, il encouragerait l'enrichissement dans la *Richesse des nations*. Cette contradiction n'existe que si les implications du phénomène d'adaptation smithien, en termes de politique économique, sont aussi pessimistes que celles de la théorie des adaptations hédoniques. Or, contrairement à ce qu'affirment Ashraf, Camerer et Loewenstein [2005], il existe une réelle différence entre ces deux approches.

L'intérêt de l'approche de Smith est qu'elle intègre l'influence d'autrui dans la compréhension des phénomènes d'adaptation, à travers le rôle qu'elle attribue au spectateur impartial. Selon lui, l'adaptation aux circonstances n'est donc liée ni au fait qu'un individu s'habitue aux sensations que lui procure sa nouvelle situation, comme dans la théorie des adaptations hédoniques, ni au fait qu'il se compare à un groupe de référence, comme dans le cas de l'utilité relative. Elle est liée à l'adoption du point de vue du spectateur impartial, selon lequel le bonheur accessible dans cette situation n'est pas différent du niveau ordinaire. Mais il est possible que les jugements de la société (les « normes ») en matière de bonheur, et donc le point de vue du spectateur impartial, se modifient dès lors que s'élève le niveau ordinaire de bonheur vers lequel la plupart des individus convergent. Et comprendre comment Smith envisage une telle modification conduit à s'intéresser au système de la liberté naturelle qu'il défend dans la *Richesse des nations* et dont il voit une possible mise en œuvre dans les colonies américaines. Rappelons que dans la *Théorie des sentiments moraux*, la disposition des hommes à admirer les riches rend incompatibles la richesse et la liberté personnelle. Mais, si on prolonge le raisonnement de Smith, richesse et liberté personnelle pourraient devenir compatibles si la société s'enrichissait selon un modèle de développement qui favoriserait l'égalisation des opportunités. Ainsi, *Richesse des nations* et *Théorie des sentiments moraux* semblent-elles réconciliables. ■

SMITH TIENDRAIT DES POSITIONS

CONTRADICTOIRES : SCEPTIQUE SUR
LE LIEN ENTRE RICHESSE ET BONHEUR
DANS LA THÉORIE DES SENTIMENTS MORAUX,
IL ENCOURAGERAIT L'ENRICHISSEMENT
DANS LA RICHESSE DES NATIONS

[11] L'expression « *Adam Smith Problem* » désigne une incompatibilité supposée entre la morale et l'économie smithiennes. Les auteurs de l'ancien *Adam Smith Problem* soutenaient l'idée selon laquelle chaque œuvre de Smith serait dominée par un principe explicatif différent des comportements sociaux : dans la *Théorie des sentiments moraux*, ce serait le principe de sympathie qui dominerait, alors que dans la *Richesse des nations*, ce serait l'intérêt privé. Sur l'ancien et le nouvel *Adam Smith Problem*, voir Jean Dellemotte [2011].



Bibliographie

Ashraf N., Camerer C. et Loewenstein G., 2005, « Adam Smith, Behavioral Economist », *Journal of Economic Perspectives*, vol. 19, n° 3, pp. 131-144.

Bertrand M. et Mullainathan S., 2001, « Do People Mean What They Say? Implications for Subjective Survey Data », *American Economic Review*, vol. 91, n° 2, pp. 67-72.

Bréban L. et Dellemotte J., 2016, « Sympathie, passions et accumulation : l'économie sentimentale d'Adam Smith », in Oltra V. et Harribey J.-M. (dir.), *Les Lumières d'Adam Smith. La philosophie et l'économie en scène*, Le Bord de l'eau.

Bréban L., 2014, « Smith on Happiness: Towards a Gravitational Theory », *European Journal of the History of Economic Thought*, vol. 21, n° 3, pp. 359-391.

Bréban L., 2012, « Sensitivity to Prosperity and Adversity: What Would a Smithian Function of Happiness Look Like? », *European Journal of the History of Economic Thought*, vol. 19, n° 4, pp. 551-586.

Brickman P., Coates D. et Janoff-Bulman R., 1978, « Lottery Winners and Accident Victims: Is Happiness Relative? », *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 36, n° 8, pp. 917-927.

Brickman P. et Campbell D., 1971, « Hedonic Relativism and Planning the Good Society », in Appley M. H. (dir.), *Adaptation-Level Theory*, pp. 287-302.

Bruni L., 2006, *Civil Happiness: Economics and Human Flourishing in Historical Perspective*, Londres-New York, Routledge.

Bruni L. et Porta P. L., 2005, *Economics and Happiness: Framing the Analysis*, Oxford University Press.

Clark A., 2000, « Utilité absolue ou utilité relative. Etat des lieux », *Revue économique*, vol. 51, n° 3, pp. 459-471.

Davoine L., 2012, *Economie du bonheur*, coll. Repères, La Découverte.

Dellemotte J., 2011, « La cohérence d'Adam Smith, problèmes et solutions : une synthèse critique de la littérature après 1976 », *Economies et Sociétés*, série Histoire de la pensée économique, vol. 45, n° 12, pp. 2227-2265.

Easterlin R., 1974, « Does Economic Growth Improve the Human Lot? Some Empirical Evidence », in David P. A. et Reder M. W. (dir.), *Nations and Households in Economic Growth: Essays in Honor of Moses Abramovitz*, New York-Londres, Academic Press, pp. 89-125.

Edwards J. M., 2009, *Joyful Economists: Remarks on the History of Economics and Psychology from the Happiness Studies Perspective*, thèse de doctorat, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Kahneman D., 1999, « Objective Happiness », in Kahneman D., Diener E. et Schwarz N. (dir.), *Well-Being: the Foundations of Hedonic Psychology*, New York, Russel Sage Foundation.

Kahneman D., Wakker P. et Sarin R., 1997, « Back to Bentham? Explorations of Experienced Utility », *The Quarterly Journal of Economics*, vol. 112, n° 2, pp. 375-405.

Senik C., 2014, *L'économie du bonheur*, Le Seuil-La République des idées.

Smith A., 1759-1790, *Théorie des sentiments moraux*, trad. française de Biziou M., Gautier C., Pradeau J.-F., PUF, 1999.

Smith A., 1776, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* [Diatkine éd.], trad. française de Germain Garnier revue par Adolphe Blanqui, Flammarion, 1991.